

DE L'USAGE DE L'ANTIQUITÉ PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

*Jean-Clément MARTIN**

L'intérêt que les révolutionnaires ont porté à l'Antiquité, à ses hommes comme à ses institutions, n'est plus à démontrer. La chose est devenue un des lieux communs de la pensée sur la Révolution. Depuis Marx, qui avait jugé — et regretté — que les Français aient fait leur révolution en habit de Romains, de nombreuses interprétations ont été avancées, pour juger de la Révolution au travers de cette pratique et pour comprendre le rapport que le XVIII^e siècle avait noué avec le passé, récupérant un héritage grec ou latin, et abandonnant le legs judéo-chrétien. Car, aussi secondaire et érudite que la question puisse paraître, elle porte pourtant régulièrement une signification redoutable. Pour Hannah Arendt¹, la Révolution française a trop voulu se situer dans le fil de l'Antiquité et a créé un commencement illusoire, fatalement voué à l'échec. De son côté, Alexis Philonenko n'hésite pas à écrire que "l'erreur monumentale de la Révolution française en son culte de l'Être suprême fut sans doute de négliger le Christ retirant toute humanité à la religion"², la religion de l'Humanité remplaçant la religion du Christ dans le mouvement d'adhésion à l'Antiquité gréco-romaine. A quoi fait écho Mona Ozouf : "Le recours à l'Antiquité... c'est aussi surtout, dans un monde où se décolorent les valeurs chrétiennes, le besoin du sacré"³. Récemment, un psychanalyste, relevant cette mise en scène de l'Antiquité, concluait que la Révolution constituait ainsi une "immense *régression*"⁴. Cent-soixante-dix ans plus tôt, un publiciste du Jura, avait, de son côté condamné "les voleurs de Sparte"⁵.

* Université de Nantes.

¹ Hannah Arendt, *Essai sur la révolution*, Gallimard, Tel, rééd., 1967.

² Cité par Françoise Brunel, l'édition des *Principes régénérateurs du système social*, de Billaud-Varenne, PU Sorbonne, 1992, p. 25.

³ Cité par Claude Mossé, *L'Antiquité dans la révolution française*. Albin Michel, 1989, p. 11.

⁴ Jacques André, *La Révolution fratricide*, PUF, 1993, p. 47, soulignement dans le texte.

⁵ Léonard Dusillet, dans *Les Petites Affiches de Dôle*, du 18 juin 1820, cité par Denis Saillard, *La Mémoire de la Révolution française en Franche-Comté*. Thèse, Paris I, dact., 1995, p. 23-24.

La cause est-elle entendue ? La question a mobilisé tant de chercheurs qu'il peut paraître un peu vain de vouloir soulever à nouveau le problème⁶. A vrai dire, notre propos n'entend pas se confronter directement avec ces auteurs dans le champ qu'ils proposent à la réflexion, mais veut revenir à une question préalable, qui est liée à l'utilisation effective de ces citations de l'Antiquité. Sans doute, tous les commentateurs ont-ils contribué à éclairer la révolution française par leurs approches, reste qu'il convient cependant, par pur respect de quelques principes de méthodes, de revenir à l'usage pratique qui fut fait des exemples venus de l'Antiquité, notamment grecque et égyptienne, d'approcher autant que possible les usages de l'Antiquité par les acteurs de l'époque eux-mêmes, en se fondant sur leurs paroles comme sur leurs actes, sans se laisser guider par les interprétations déjà existantes.

Face à diverses interprétations⁷, faut-il estimer que la référence antique est un élément langagier authentique, "moyen de plonger dans le vif d'une situation réelle et de s'en emparer", devenant ainsi une "activité humaine sensible" et faisant du passé un élément des relations intersubjectives en politique ? Sans doute cette dimension a-t-elle été présente dans la démarche des individus de l'époque révolutionnaire, "instituteurs" d'une nouvelle société, cependant, en se fondant sur la confrontation déjà expérimentée ailleurs⁸ des paroles et des actes, les discordances sont telles, qu'il faut comprendre les emplois tactiques des mots et des références, sans admettre qu'ils renvoient automatiquement à une intention et une démonstration rigoureuse. Au travers d'un certain nombre d'exemples précis, il est possible de mettre en valeur la complexité de la référence à l'Antiquité et de proposer une autre interprétation du rapport des hommes de la Révolution à l'Antiquité grecque et égyptienne. Pour cela, nous ne nous intéresserons pas seulement aux plus éminents représentants de la Révolution, mais aussi aux hommes ordinaires, et surtout, l'accent sera mis sur l'usage que les Français du XVIII^e siècle entendirent faire de l'Antiquité, tout autant que l'usage que des observateurs et des historiens des siècles suivants entendent faire de ce problème.

ooo0ooo

L'exemple de l'Égypte, souvent oublié dans l'Antiquité des révolutionnaires, conduit d'emblée à quelques considérations iconoclastes. Dans les délibérations qui conduisirent la Convention à établir le calendrier républicain, l'historien Daniel Milo relève que les commissaires eurent recours aux Égyptiens en ces termes : "Les Égyptiens, les plus éclairés des peuples de l'Antiquité faisaient des mois égaux, chacun de trente jours", tout en ajoutant quelques lignes plus loin — tout aussi péremptoirement — qu'à propos de la semaine "les astrologues et les mages de l'Égypte ont attaché toutes les erreurs, toutes les combinaisons cabalistiques dont elle était susceptible". Les Égyptiens étaient admirables lorsqu'ils permettaient de justifier l'égalité des mois mais devenaient obscurantistes quand ils utilisaient la semaine, à remplacer par la décade⁹ ! Billaud Varenne cite élogieusement les Égyptiens lorsque, dans une vision curieusement laïcisée et totalement déshistoricisée, il parle comme d'une "belle institution" à propos de leur jugement des morts au moment

⁶ Claude Mossé déjà citée, donne une bibliographie de neuf titres directement sur le sujet, à quoi il faudrait ajouter Edouard Pommier, *L'Art de la Liberté*. Gallimard, 1989, qui consacre de nombreuses pages à cette question et il faudrait mentionner de nombreux travaux parallèles comme l'étude de D. Leduc-Fayette *J.-J. Rousseau et le mythe de l'Antiquité*, Vrin, 1974, et C. Castoriadis, "La polis grecque et la création de la démocratie", *Le Débat*. 1986, p. 124-144.

⁷ Peut-on résumer des positions en disant que l'Antiquité serait un masque pour G. Lefebvre, le stimuli d'une politique pour F. Furet, la recherche d'une filiation pour M. Finley ?

⁸ Jean-Clément Martin, *La Vendée et la France*, Seuil, 1987.

⁹ Daniel S. Milo, *Trahir le Temps*, Les Belles Lettres, 1991, p. 207.

de la mise au tombeau¹⁰, mais affirme que les pyramides égyptiennes sont le symbole même de l'esclavage¹¹ et les hiéroglyphes, l'exemple du "langage imparfait" comparé à celui de l'imprimerie¹². L'absence de référence à l'Égypte dans l'ouvrage contemporain de Claude Mossé conduit enfin à critiquer les conclusions ordinairement tirées sur le sujet. Le livre se veut modeste et nuancé, mais cherche cependant à trouver une évolution significative en scrutant les textes révolutionnaires qui évoquent l'Antiquité, alors qu'il exclut *a priori* et sans explications l'Égypte et le peuple hébreu de la réflexion. Les limites de l'ouvrage ne permettent pas, notamment, de répondre aux interrogations de H. Arendt ou d'A. Philonenko.

Or, au-delà de ces simples observations, la seule lecture des discours de Robespierre ou de Saint-Just¹³ ne permet pas de trouver la confirmation de théories explicatives simples. Les citations tirées de l'Antiquité paraissent souvent de pure convention. Il faut, par exemple, beaucoup d'imagination pour voir une réconciliation entre Solon et Lycurgue, annonciatrice du changement profond des mentalités révolutionnaires, dans un rapprochement de ces deux hommes au détour d'une phrase¹⁴. Il n'est pas possible de penser donc que les toges furent au pouvoir pendant la Révolution, pour reprendre la formule de Bouineau. Plus généralement, les exemples tirés de l'Antiquité sont employés de façons contradictoires. Même les Perses, ordinairement tenus pour un peuple soumis aux tyrans et corrompus par l'argent, peuvent trouver grâce, lorsqu'il est assuré que devant leurs tribunaux, les jeunes gens pouvaient venir déposer contre l'ingratitude de leurs camarades, ceci légitimant la dénonciation civique¹⁵. Sparte est un modèle lorsqu'on estime que là "on savait mourir pour des lois"¹⁶, mais Robespierre¹⁷ peut dire tout ensemble que "Sparte brille comme un éclair dans les ténèbres immenses" et ne pas vouloir imiter ses lois, craignant de transformer la France en caserne. Dans cette perspective, certains espèrent qu'il serait possible de créer un peuple qui serait la réunion des Spartiates devenus humanisés et des Athéniens devenus énergiques¹⁸. Les exemples pourraient être multipliés.

Les Anciens sont donc autant condamnés que loués. Athènes est souvent présentée comme le prototype de la cité déclinante ; les révolutionnaires américains¹⁹ citent la mort de Socrate pour affirmer qu'il eût été sauvé sous l'administration américaine et qu'il ne convient pas de copier la brutalité du modèle athénien. Dans la recherche en paternité qui est un des traits essentiels de la Révolution, l'érudition est souvent dévoyée. Pour justifier que des jours puissent s'appeler "sans-culottides", Fabre d'Eglantine n'hésite pas à trouver des ancêtres gaulois. "L'histoire nous apprend, écrit-il, que la Gaule ... Lyonnaise était appelée la Gaule culottée, *Gallia braccata* ; par conséquent le reste des Gaules jusqu'au bord du Rhin était la Gaule non-culottée ; nos pères dès lors étaient donc des sans-culottes²⁰. Une autre Antiquité, chinoise avec Confucius, est même requise au cours du débat sur le calendrier, révélateur de cette mobilisation des origines. L'art

¹⁰ Françoise Brunel, *op. cit.* p. 73. Ils sont loués à Nantes pour leur loi qui punissait de mort celui qui n'avait pas défendu une personne attaquée par des brigands.

¹¹ Edouard Pommier, *op. cit.*, p. 40.

¹² Maximilien Robespierre, *Discours*, T. III, Ed. sociales, 1974, p. 156.

¹³ Notamment Saint-Just, *Œuvres complètes*. Ed. Lebovici, 1984.

¹⁴ Exemple caricatural, Françoise Brunel, *op. cit.*, note 77, p. 195. La citation de Robespierre à propos de laquelle elle voit cette réconciliation est : "Lycurgue et Solon eurent recours à l'autorité des oracles", *Discours*. T III, p. 168.

¹⁵ Françoise Brunel, *op. cit.* p. 97.

¹⁶ Clermont-Tonnerre.

¹⁷ Françoise Brunel, *op. cit.*, p. 187 et 190, discours du 19 floréal an II, discours du 17 pluviôse an III.

¹⁸ Pierre Serna, *op. cit.*, p. 300.

¹⁹ Denis Lacorne, *L'invention de la république*. Hachette, Pluriel. 1991, p. 137.

²⁰ Cité par Bronislaw Baczko, "Le Calendrier républicain", in Pierre Nora dir., *Les Lieux de Mémoires*. Gallimard, 1984, T. 1, p. 56.

rhétorique est mis au service d'une cause de façon éclatante, lorsqu'un libraire, Renouard, voulant sauver des ouvrages marqués par le "royalisme" de l'Ancien Régime, compare les partisans de la destruction aux chrétiens fanatiques qui avaient voulu faire disparaître les livres des penseurs grecs, ou lorsqu'un poète, Balzac, imagine de dénoncer comme contre-révolutionnaires, les artistes qui entendent copier les Anciens en refusant les sujets patriotiques²¹. *A contrario*, le recours à l'Antiquité est une arme pour les contre-révolutionnaires qui se moquent de cette manie²², et dénoncent par exemple²³, dès 1789, l'oubli de l'esclavage à Athènes et à Rome.

S'il est possible de repérer des évolutions dans le nombre des occurrences renvoyant à des figures antiques dans les discours — davantage en 1792 qu'en 1789, encore plus en 1793-1794, et moins après — il ne faut pas tirer cependant des conclusions trop définitives, surtout lorsque l'on sait que c'est en 1793 que paraissent, chez Didot jeune, les quatre premiers tomes d'une édition du Nouveau Testament illustrée de gravures de Moreau le jeune, et que Robespierre et Saint-Just sont comparés à Catalina et à Néron en 1795²⁴ ! Sans doute les livres sur la Grèce — et Rome — sont-ils beaucoup plus nombreux, mais il ne convient pas d'écarter les exemples jugés atypiques. Plus importantes sont les objurgations à se dégager de l'imitation des Anciens, notamment des Grecs, qui se font jour régulièrement. Ainsi Boissy d'Anglas estime-t-il qu'il ne faut pas chercher "des autorités chez les nations qui ne sont plus... Soyons nous-mêmes et non les autres"²⁵. Cependant, l'évolution semble assurée. En 1791 encore, l'Assemblée se livre à l'hilarité générale en entendant Carnot-Feulin, le frère du futur "grand Carnot", faire allusion à Jonas et à Saint-Martin dans un discours²⁶ ; quelques années plus tard la citation antique est un des éléments essentiels du discours.

ooo0ooo

Les imaginaires collectifs²⁷ se déploient ainsi dans des clichés portés par une époque pour exprimer les espoirs, les nostalgies et pour trouver dans les racines reconnues les linéaments d'un avenir espéré. Or dans cette perspective, il n'est pas possible de penser que seuls les Français aient succombé au mirage du retour à l'Antique, donc de les accuser de "régression", de copiage servile ou de dogmatisme explicatif de la violence révolutionnaire. Toute une tradition allemande naît au même moment de la conviction que le peuple allemand est le seul héritier de la philosophie grecque²⁸. De leur côté, les révolutionnaires américains possèdent à l'évidence la même culture, minimisant également la tradition chrétienne venue des Pilgrims Fathers au profit de Rome et d'Athènes — ce qui pourrait justifier les craintes d'Hannah Arendt²⁹, et ruiner son raisonnement. La spécificité française ne doit pas se situer dans l'emploi des exemples historiques antiques, c'est toute la culture d'une époque qui s'exprime ainsi, et dont on retrouve les preuves chez les individus les plus ordinaires. L'orateur nantais de la Société

²¹ Edouard Pommier, *op. cit.*, p. 135, 194-195.

²² Une pièce de monnaie à l'effigie de Louis XVI de deux sols devient le "sesterce de Louis XVI" dont le profil est comparé à celui de Titus. Merci à M. J.-C. Limasset.

²³ Edouard Pommier, *op. cit.*, p. 36.

²⁴ Françoise Brunel, "Bridging the Gulf of the Terror", in Keith M. Baker, *The Terror*. Londres, New York, Pergamon Press, 1994, p. 327-348.

²⁵ *Archives parlementaires*, t. 88, p. 540, discours du 24 germinal an II.

²⁶ Marcel Reinhard, *Le grand Carnot*. Hachette, 1952.

²⁷ Ou les représentations sociales, voir, Serge Moscovici dir., *Psychologie sociale*. PUF, 1984, p. 357-390.

²⁸ Guiseppe Cambiano, *Le retour des Anciens*. Belin, 1994, p. 22-23.

²⁹ Denis Lacorne, *op. cit.* p. 149-153.

populaire requiert lui aussi Solon et les Égyptiens, pour condamner Carrier assimilé à Néron³⁰.

Il n'est pas douteux que l'Antiquité ait servi de modèle de pensée aux hommes de la Révolution, encore faut-il en comprendre la signification. Billaud-Varenne, qui aurait demandé qu'on lui envoie Tacite dans son exil de Cayenne, serait mort ainsi sur une citation du dialogue entre Sylla et Eucrate, mais celle-ci était tirée de Montesquieu³¹. Mme Roland qui se fait porter les *Vies des hommes illustres* de Plutarque dans sa prison, lit également l'histoire anglaise de Hume, ou Sheridan³². L'Antiquité est un horizon de la pensée plus qu'une référence précise. Le révolutionnaire aixois Antonnelle se compose ainsi une bibliothèque importante, en augmentation au cours de la Révolution, lisant Tacite, Apulée, Démosthène et Térence ; mais à ce goût pour l'Antique, il joint Corneille et Racine, et des auteurs modernes, comme Mably, Helvétius et Beccaria³³. Il convient enfin de ne pas oublier que l'achat ne signifie pas automatiquement lecture, comme en témoigne le représentant Dornier, qui note bien l'achat d'une histoire romaine, mais sans qu'une ligne se rapportant à la lecture n'apparaisse³⁴. Une mode est repérable, dont il faut relever les limites et la place.

Or, peut-être moins paradoxalement qu'il n'y paraît, les pays de l'Antiquité ne sont pas compris pour ce qu'ils sont : les modèles imaginaires cachent les réalités. L'Égypte est pourtant connue — Choiseul avait même pensé la conquérir — malgré l'imagerie affabulatrice de Claude Étienne Savary, mais Volney en fait une description désespérante³⁵. L'écran culturel est tout aussi opaque à propos de la Grèce du XVIII^e siècle, que les voyageurs français ne reconnaissent pas et qu'ils veulent régénérer grâce aux Lumières, au point de conduire une politique vouée à l'échec total³⁶. On saisit là les effets pervers d'une vulgate et des craintes récurrentes de la dégénérescence qui sont repérables dans tout le XVIII^e siècle des érudits, notamment au travers du traité de Rollin ou des traductions célèbres de Maucroix, qui, regrettant, déjà, que la culture antique se perde, traduit Démosthène et Cicéron pour donner des modèles d'éloquence dans les collèges et façonner des réflexes simplistes³⁷.

A cette vulgate appartient également l'œuvre importante de l'abbé Mably, auteur d'une *Observation sur les Grecs* en 1749, d'une *Observation sur les Romains* en 1751, qui passait pour connaître par cœur Platon, Thucydide, Xénophon, Plutarque... et qui se voyait vivre dans la "simplicité ancienne" de Sparte. Il impose la réflexion politique sur l'ordre de succession des régimes, et, encore une fois, sur la corruption. Pour lui, la Grèce de Périclès est déjà le modèle de la corruption, du fait de l'arrivée à Athènes de l'argent et du luxe "asiatique". La pauvreté cesse d'être vertueuse. Même Sparte est touchée par ce déclin, puisqu'elle est vaincue lorsqu'elle est éblouie par l'or. Dans cette perspective moraliste, Mably prend comme pseudonyme Phocion, le disciple sévère et vertueux de Platon, qui s'oppose à la décadence annoncée³⁸. Le recours à l'Antiquité ressortit donc d'une volonté de fonder une philosophie historique, permettant de penser le devenir de l'humanité.

Ces références doivent être comprises pour ce qu'elles sont. Sans doute, Rousseau a-t-il accredité l'image d'une formation "citoyenne" à la lecture enflammée de Plutarque, qui le détourna des romans, et le fait devenir romain ou grec, au point de vouloir imiter Scaevola en avançant sa main au-dessus d'un réchaud³⁹. Mais, il ne convient pas

³⁰ *Feuille Nantaise*. 5 nivose An III.

³¹ Françoise Brunel, *op. cit.*, p. 217.

³² Mme Roland, *Appel à l'impartiale postérité*, rééd., Paris, Dagorno, 1994, p. 42.

³³ Pierre Serna, *Antonelle*. Thèse dact., 1994, Paris I, p. 175, 455.

³⁴ Claude-Pierre Dornier, *Une mission en Vendée militaire*. Tallandier, In-Texte, 1994, p. 268.

³⁵ Jean-Joël Brégeon, *L'Égypte française*. Perrin, 1991, p. 80 ss.

³⁶ Dimitri Nikolaïdis, *D'une Grèce à l'autre*. Les Belles Lettres, 1991.

³⁷ Maucroix, *Traductions diverses pour former le goût de l'éloquence*. 1712.

³⁸ Mably, *Œuvres complètes*, 1792, p. 75, 95, 27. Introduction de l'abbé Brizard.

³⁹ Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*. Œuvres complètes, I, p. 9.

d'oublier que ces références relèvent, pour l'essentiel des jeunes Français de l'époque, des modèles ordinaires qui sont proposés dans les collèges⁴⁰. Il est possible de relever que des cursus opposés se mettent en place dans les collèges — ainsi dans l'école de La Flèche, le comte de Vaublanc apprend les chants de l'*Enéide*, les *Catilinaires*, la *première harangue contre Verrès*, des passages des *commentaires* de César, tandis que le comte de Montlosier, "monarchien" proche de la Contre-révolution⁴¹, apprenait la chimie, l'anatomie, les théories juridiques de Burlamaqui ou de Pufendorf, et lisait les romans de Voltaire, Rousseau et Diderot⁴², sans qu'il soit possible d'en tirer des arguments définitifs sur les engagements liés à chaque culture, puisque l'attitude la plus "réactionnaire" aurait été ainsi développée sur une éducation "moderne", même s'il faut ajouter que Montlosier, comme les autres, a utilisé les exemples antiques pour justifier ses positions⁴³. De cet air du temps, Nodier témoigne *a contrario*. Alors qu'il penche pour la Contre-Révolution, il ne peut s'empêcher, pourtant, d'accorder "la grandeur des temps antiques" à la Révolution, de comparer Augustin Robespierre à Régulus, Pichegru à Epaminondas, dans la droite ligne de l'enseignement reçu au collège⁴⁴.

De la même façon, ces références composent également le "canon" des études des jeunes américains, qui lisent Aristote, Cicéron, Xénophon,... mais pas un auteur de la littérature anglaise, pour établir leur culture de gentleman — et ce jusqu'au milieu du XIXe siècle⁴⁵. Dans la fabrication de cet air du temps, les œuvres de Montesquieu et de Winckelmann ont joué un rôle déterminant. Suivant ce dernier, la Grèce est identifiée au "milieu" du monde, à la rencontre des théories sur le climat et sur l'histoire de l'art, ce que les Français interprètent comme une justification de l'histoire de leur pays, au climat tempéré et à la position médiane, qui peut recevoir les trésors artistiques grecs sans rougir⁴⁶ — et les philosophes allemands comme leur justification. Les arguments de Montesquieu sont tout aussi efficaces, pour montrer que les petites républiques ont été des modèles d'horreur et de crimes⁴⁷. Ou encore pour conduire Billaud-Varenne à assurer que "l'habitant des montagnes porte en lui-même l'élévation de sa demeure aérienne"⁴⁸. Même si l'exemple de Mme Roland, qui pleurait à douze ans de n'être pas née spartiate ou romaine, et emportait par distraction Plutarque à l'église⁴⁹, rappelle que des sensibilités se formèrent ainsi authentiquement dans l'imitation des Anciens, il ne peut pas être abusivement généralisé, ni être pris sans nuances, pour tenir compte des usages individuels.

ooo0ooo

L'Antiquité est — avec d'autres domaines — une métaphore de la politique, un horizon dont il est possible de s'inspirer⁵⁰, interdisant d'oublier que chaque nation, chaque parti a utilisé l'Antiquité comme une boîte à outil, prenant ce qui convenait à un moment donné, oubliant le reste, modifiant au besoin les éléments pour les adapter aux

⁴⁰ Daniel Roche, *Les Républicains des Lettres*. Fayard, 1992, p. 348.

⁴¹ Robert Griffiths, *Le Centre perdu*. Grenoble, PUG, 1988.

⁴² Pierre Serna, "Le noble", in Michel Vovelle, *L'Uomo dell'illuminismo*, Laterza ed., 1992, p. 14-15.

⁴³ Claude Mossé, *op.cit.*, p. 71.

⁴⁴ Charles Nodier, *Portraits*. tome 1, p. 211, 24, cité par Denis Saillard, *La Mémoire de la Révolution en Franche-Comté. 1815-1914*. dact., Paris I, 1995, p. 545 ss.

⁴⁵ Denis Lacorne, "Des coups de canon dans le vide", *Vingtième Siècle*, 1994, n° 43, p. 9.

⁴⁶ Edouard Pommier, *op.cit.* p. 66.

⁴⁷ Denis Lacorne, *op. cit.* p. 162.

⁴⁸ Françoise Brunel, *op. cit.* p. 173.

⁴⁹ Mme Roland, *loc. cit.*

⁵⁰ Edouard Pommier, *op.cit.* p. 90.

besoins immédiats de la discussion. Mme Roland raconte aussi les assauts d'érudition, survenus dans son salon, entre Buzot et le révolutionnaire Cloots, à propos du fédéralisme, et au cours desquels, comme il se doit, la Grèce servit d'exemple, avec la Suisse et les États-Unis⁵¹. L'exemple des débats politiques autour du Sénat est également éloquent. En Amérique, l'exemple des multiples institutions des Anciens permet d'éliminer les basses classes de la vie politique⁵², et Mounier, prônant l'établissement d'une Chambre haute, se réclame de l'exemple grec et américain pour justifier sa proposition modérée⁵³.

Que le XVIII^e siècle recherche de nouveaux fondements remettant en cause les arguments venus de l'histoire nationale est indéniable — et c'est en ce sens là seulement que le principe de *tabula rasa* est appliqué. Mais cette quête n'est pas seulement française, ni aussi simpliste qu'il y paraît. D'une part, les révolutionnaires américains n'y échappent pas. Paine remonte à Noé pour prouver que les Américains ont inventé le monde ; confronté aux certitudes européennes d'être les descendants des Anciens d'une part et à la pensée venue de Buffon que les espèces étaient sur la voie de la décadence d'autre part, Jefferson fait peser les animaux de son continent pour prouver qu'ils sont plus lourds que ceux d'Europe, ce qui atteste que la nouveauté n'est pas synonyme de déclin et n'hésite pas à affirmer que tel chef indien a plus de science que Cicéron et Démosthène réunis⁵⁴. D'autre part, l'Antiquité est plus complexe qu'on ne le croit. Barère voit dans les Basques un peuple "neuf quoi qu'antique"⁵⁵. Le modéré Lally-Tollendal sacrifie à la mode antique, mais pour dire que la France possède elle-même un peuple "antique", évitant des ruptures trop grandes⁵⁶.

Des modèles différents règlent donc le rapport entretenu avec la culture ancienne, et globalement on peut penser que les engouements pour l'Antiquité reposent sur une critique plus ou moins explicite de la culture traditionnelle antérieure. Il conviendrait de penser autrement l'Antiquité, d'abord comme le lieu de l'archaïsme, qui permet de contrer les modèles traditionnels, venus de l'Ancien Régime, anciens mais non antiques, cités par les penseurs "réactionnaires" comme Boulainvilliers qui trouvaient leurs sources d'inspiration dans l'épisode franc, mais aussi modernes, libéraux, appuyés sur les idées anglaises⁵⁷, rénovant uniquement les domaines économiques et administratifs, dans un sens combattu par le souci communautaire des révolutionnaires — notamment des Français soucieux d'égalitarisme économique. L'Antiquité serait ainsi un moyen de disqualifier les références moyenâgeuses⁵⁸, qui fondent les discours des tenants de l'aristocratie — avant d'être la période de prédilection des romantiques, qui refuseront la table rase révolutionnaire !

L'essentiel serait alors qu'une vision de l'histoire, voire une philosophie de l'histoire est en place depuis le XVIII^e siècle, qu'elle trouve son apogée au moment de la Révolution, avant d'être abandonnée, condamnée par sa proximité avec la violence révolutionnaire. La révolution est moins une "table rase", faisant fi de l'histoire, puisqu'elle maintient le recours — rêvé — aux exemples de l'Antiquité, qu'elle n'exprime le refus de l'historicisme, qui est, lui, illustré par l'œuvre de Burke⁵⁹ ou par l'orateur de la droite Maury, qui, remontant aux origines supposées de la société et de la loi, concluait qu'aucune société ne pouvait exister sans loi positive, refusant ainsi les

⁵¹ Mme Roland, *op. cit.*, p. 80.

⁵² Denis Lacorne, *op. cit.*, p. 122.

⁵³ Denis Lacorne, "Essai sur le commerce atlantique des idées républicaines", in Yves Mény, *Les politiques du mimétisme institutionnel*, L'Harmattan, 1994, p. 51.

⁵⁴ Denis Lacorne, *op. cit.*, p. 67, 87.

⁵⁵ Mona Ozouf, *L'Homme régénéré*, Gallimard, p. 121.

⁵⁶ Denis Lacorne, "Essai sur le commerce atlantique des idées républicaines", *op. cit.*, p. 47.

⁵⁷ Pour prolonger Denis Lacorne, *op. cit.*, p. 243-244.

⁵⁸ Colloque Grenoble II, *Le Patrimoine et la Cité*, Annecy, 1995, communication de Robert Morissey, "L'Antiquité et la modernité : Charlemagne dans la Bibliothèque universelle des Romans".

⁵⁹ Rodney W. Kilcup, "Burke's historicism", *Journal of Modern History*, 1977, n°49, p. 394- 410.

prétentions des tenants du droit naturel⁶⁰. En même temps, malgré ces derniers auteurs, cette volonté de référence à l'Antiquité participe de la création d'un espace collectif de communication, qui relève de l'universalisme.

La preuve en serait finalement dans l'établissement du mot Révolution dans la langue et dans l'usage, jusqu'à nos jours⁶¹. Alors que le sens se cherchait au cours du XVIII^e siècle, les événements de France l'ont fixé dans ce mixte de cassure et de renaissance, de crise et d'invention, qui prend l'Antiquité comme référence mais crée de l'inédit, qui va chercher la démocratie, inspirée de la Grèce, la république, venue de Rome, pour leur donner des significations nouvelles, et fondatrices. Ce serait ainsi dans ce brassage et ces détournements — marqués par les innombrables néologismes du temps — qu'il serait possible de trouver la meilleure illustration de cet usage de l'Antiquité par les révolutionnaires.

ooo0ooo

L'Antiquité s'inscrivant ainsi dans un ensemble de représentations confuses autour de l'histoire, sans référence à la vérité historique, permet d'approcher de l'une des difficultés rencontrées par la Révolution : la violence entraînée par les novations. L'emploi de l'Antiquité donne l'occasion de trouver un commencement comparable au commencement que les révolutionnaires, français ou américains, veulent entreprendre. Mais elle est aussi, en France au moins, le moyen de penser le risque de l'échec, la possibilité du cycle. La pensée que les villes françaises, comme le Versailles de Mercier, puissent devenir comme Palmyre, sur laquelle médita Volney, ou Herculaneum, hante les consciences⁶² et la dévotion au modèle antique est combattue ainsi pour ce qu'elle voudrait dire de la fragilité de la République française⁶³. Dans un siècle qui renouvelle la compréhension du passé avec Vico⁶⁴, qui donne à penser de nouveaux rapports avec l'Antiquité précisément, l'Antiquité peut être comprise comme la compréhension du retour de cycles historiques, mais rompu par la liberté humaine qui instaure la liberté. Dans cette rupture, il est possible d'y voir Jésus-Christ, non plus comme homme-dieu, mais comme "perturbateur de l'ordre public"⁶⁵. Cette conjonction interdirait alors de se référer aux citations inspirées de l'Antique en les décontextualisant, obligeant à penser les liens complexes noués avec l'Antiquité chrétienne. L'Antiquité serait plutôt la métaphore de l'origine et de la légitimité et les indécisions, repérables dans ses emplois et ses usages, signifieraient plus que la crise des modèles, l'angoisse de la légitimité collective, qui aurait été source de violence, puisque l'emploi de modèles empêche la prise en compte des personnes et des groupes réellement existants. L'histoire du rapport à l'antique raconterait ainsi le geste auguste du fondateur, créateur d'ordre et hanté par la crainte de l'inéluctable corruption, posant l'un des problèmes centraux de toute la Révolution française, celui de la violence pour contraindre l'Histoire humaine.

⁶⁰ Abbé Maury, discours du 30 novembre 1789, dans F. Furet et R. Halévy, *Les Orateurs de la Révolution*. Gallimard, Pléiade, 1989, p. 534-535.

⁶¹ Voir Alain Rey, "Révolution". *Histoire d'un mot*. Gallimard, 1988, p. 172.

⁶² Edouard Pommier, *op.cit.* p. 124.

⁶³ Le 4 Vendémiaire An III, Merlin de Thionville oppose la fragilité des statues de plâtre au destin français. Même thème, *Feuille nantaise*. 10 Pluviose An III, "Antiques Dieu" du Tibre/ Vous serez jaloux/ La France heureuse et libre/ Durera plus que vous".

⁶⁴ Voir notamment, Patrick Hutton, *History as an art of memory*. New England, 1993.

⁶⁵ Françoise Brunel, *op. cit.* p. 25.